

Studijní text

Tento studijní text je elektronickou kopií výňatku z textu a je určen pouze pro studenty Filozofické fakulty Masarykovy univerzity. Je určen výlučně k použití ve vyučování pro ilustrační účel nebo pro vědecké účely, jak je stanoveno v autorském zákoně (Zákon č. 121/2000 Sb., o právu autorském, o právech souvisejících s právem autorským a o změně některých zákonů, ve znění pozdějších předpisů). Studenti mohou text použít jen pro studijní účely. Je zakázáno text či jeho část jakkoliv dále šířit, kopírovat nebo používat na jiné účely, než je uvedeno výše.

LA FEMME EN MORCEAUX

(conte)

Une nuit à Bagdad. Au fond, tout au fond du cours large, légèrement en pente du fleuve, un endroit entre la ville et le palais. Là, au fond de ce fleuve, le Tigre, dort un corps de jeune femme. Un corps coupé en morceaux.

Les morceaux soigneusement enveloppés d'un voile. D'un voile blanc de citadine. Un voile de lin à peine entaché. A peine ensanglanté.

Le voile est plié dans un tapis. Un tapis du Kurdistan. Un tapis de soie et de fils d'or. Un tapis précieux.

Le tapis, à demi roulé, est mis à l'abri dans une couffe. Une large couffe faite de feuilles de palmier. Feuilles récemment coupées. Coupées cet automne même. La saison d'hiver n'est pas encore commencée.

La couffe de feuilles de palmier est cousue soigneusement de fil de laine.

De laine rouge de bonne qualité. Cousue vigoureusement.

La couffe, enfin, est conservée à l'intérieur d'une caisse de bois d'olivier. Une caisse scellée. Une caisse lourde à la serrure ouvragée. Achetée chez le meilleur artisan des souks de la ville.

La caisse gît au fond du Tigre. Au fond de son lit. Le courant l'a poussée insensiblement de quelques mètres. Peut-être davantage, entre la ville en bas et le palais du calife surplombant le passage où la pente est la plus forte.

Peut-être la caisse a-t-elle été entraînée, malgré son poids, là où le Tigre entre dans la ville... Dans la caisse, dans la couffe de feuilles de palmier, à l'intérieur du tapis roulé, enveloppé du voile de lin blanc, le corps de l'inconnue dort.

Le corps de la femme coupée en morceaux.

A Bagdad, un autre drame couve simultanément, mûrit, risque, à tout moment, d'éclater en catastrophe. Un drame plus important que ce fait divers de la femme coupée en morceaux. Il concerne l'amitié fervente, changeante, cruelle, douce, trouble, que le Commandeur des Croyants – "sur Lui soit le

Salut et la Miséricorde !" – porte à son premier vizir. Le calife, c'est Haroun el Rachid, et son ministre – ami d'enfance, compagnon de ses jours et de ses nuits, conseiller de sa politique et de ses loisirs – est le juste, le beau, le bien-aimé Djaffar le Barmékide.

Une nuit d'entre les nuits, le calife, son ami Djaffar et Massrour le porteglaive vont errer, déguisés comme ils aiment le faire, dans les rues de Bagdad. Ils rencontrent un pêcheur qui, revenant du fleuve avec son filet vide, déclame son malheur pour se consoler, lui que cinq ou six enfants, avec leur mère, attendent pour pouvoir manger ! Le chant qu'il improvise est pathétique.

Emu, Haroun el Rachid offre au pêcheur cent dinars (une fortune) pour tout ce qu'il retirera sur-le-champ des eaux, qu'il lance donc à nouveau son filet dans le Tigre ! "Invoque mon nom, ajoute le calife déguisé, il te portera chance !"

Le pêcheur obéit à celui qu'il prend pour un joyeux et riche noctambule. Son filet ramène péniblement une caisse en bois d'olivier : si lourde et fermée ! Il la donne au calife. Le pêcheur s'en va, tout heureux, apaisé, avec ses cent écus.

La caisse scellée est transportée par le vigoureux Massrouf jusqu'au palais. Sous les flambeaux, Djaffar et Massrouf brisent la serrure. Trouvent la couffe. Coupent le fil de laine rouge. Déplient le tapis précieux. Entrouvrent le voile de lin blanc à peine taché. Découvrent le corps de la femme. De la jeune femme en morceaux.

L'inconnue qu'ils contemplent est, nous précise le récit de la sultane mythique, "blanche comme le vierge argent"!

A ce spectacle, devant cette beauté morte, massacrée et morte, le calife éclate en pleurs ; le calife au cœur sensible.

Il pleure longtemps. Puis, comme souvent chez lui, la douleur profonde se mue en soudaine fureur. En fureur redoutable contre l'ami !

— Ainsi, sous mon règne, de tels assassinats se commettent ! Ainsi de tels crimes restent impunis et les victimes sont noyées, sans que quiconque le sache ! Et ce sang versé retombera sur moi au jour du Jugement dernier !... O Djaffar, je jure que si tu ne me retrouves pas le coupable, je te ferai pendre toi, à sa place, à la porte de ce palais – et il ajouta, mû par on ne sait quel

ressentiment entretenu –, toi et quarante parmi tes cousins, les Barmékides !

Djaffar a pâli. Il s'agenouille :

— Accorde-moi, ô maître, un délai de trois jours !

Le calife accorde le délai ; mais le vizir passe ces trois jours dans sa maison à méditer sur sa fin prochaine...

Tandis que, devant le palais, les charpentiers, le troisième jour, commencent à clouer le bois pour les hautes potences à dresser, il est temps (c'est Atyka, aujourd'hui, dans une autre ville arabe, qui imagine tout en marchant dans la rue), oui, il est temps de revenir à la jeune femme ; à l'inconnue vivante ; vivante et heureuse.

Alger, 1994. Atyka, professeur de français : une langue qu'elle a choisie, qu'elle a plaisir d'enseigner.

Pas comme autrefois son père et sa mère qui, à l'école coloniale, n'ont pu faire des études qu'en français, alors que le premier parlait berbère, et la seconde arabe.

Atyka, née l'année même de l'indépendance, choisit, à vingt ans, de faire sa licence en français.

— Cela me surprend, lui dit le père. Toi qui es si forte en arabe, je te voyais

en linguistique arabe, en exégèse islamique, en spécialiste de droit musulman, que sais-je ?

— *Laisse-la, lui dit la mère. Tu vois bien qu'elle nous entend à la maison rire ou nous quereller en quoi... en français ! C'est nous deux qu'elle aime dans cette langue !*

Et Atyka, qui sait le goût de sa mère pour les histoires, pour la littérature, de répondre :

— *Je serai professeur de français : mais vous verrez, avec des élèves vraiment bilingues, le français me servira pour aller et venir, dans tous les espaces, autant que dans plusieurs langues !*

Atyka, ce matin de soleil, se hâte vers le lycée et songe à sa classe de seconde, sa préférée. Elle amorce une expérience : commencer des variations avec plusieurs des premières nuits du récit de Shéhérazade... Puisqu'elle a la chance d'avoir cette même classe, cinq jours de suite, son pari est de longer, en libre inspiration, le récit qui frange au moins une dizaine de nuits de la sultane !

Atyka descend à pied, légère, des hauteurs de sa banlieue proche : sous ses pieds, à l'horizon, la mer immuable. Elle rêve, elle commence le prochain

dialogue avec ses élèves : elle est entièrement en pensée dans Bagdad, près du Tigre, au temps d'Haroun el Rachid et de son vizir, Djaffar le Barmékide.

Quelques semaines avant cette équipée nocturne du calife et de ses deux compagnons, à Bagdad.

Un couple heureux. Ils sont jeunes, tous les deux. Le mari est amoureux. De condition aisée, tout comme son beau-père, un bourgeois honorable.

La jeune épousée (*"elle restera hélas sans prénom, se dit Atyka, comment prénommer un personnage qui se présente d'abord en morceaux ?"*...) est mariée depuis six ans, peut-être sept. Elle a accouché trois fois, et trois fois d'enfants mâles, des bébés vigoureux qu'il a fallu allaiter, nourrir... Trois accouchements peu espacés. Alors que le troisième enfant a six mois à peine, la jeune mère, âgée de vingt et un ans, tombe malade. Une langueur matinale, d'abord ; son père, qui n'a eu que cette fille, vient lui rendre visite chaque après-midi.

Devant ses joues pâlies, sa beauté jusque-là rayonnante est comme filtrée par une soudaine transparence qu'il perçoit, dont il s'inquiète ; le vieil homme conseille à sa fille de demander une

seconde servante. Il l'aurait déjà, de lui-même, payée, s'il ne craignait d'offenser son gendre. Il sait ce dernier nullement parcimonieux ; il ne doute pas de son amour conjugal.

La jeune femme affaiblie, se sentant chaque matin envahie de lassitudes soudaines, par moments en proie à des envies mal définies, craint une nouvelle grossesse. Une quatrième ! Elle ne peut en parler à son père. Elle n'a ni mère, qu'elle a perdue enfant, ni tante, ni sœur plus âgée... Ah, s'il lui était possible d'éviter un autre alourdissement, une autre charge, un quatrième bébé qui arriverait ! Vidée à nouveau de ses forces, à qui se confier, à qui avouer cette fatigue de vivre, surtout cette charge de donner vie ? Et comment vivre, c'est-à-dire aimer, sans donner vie ? Est-ce mal de ne plus vouloir ainsi s'encombrer, hélas enfanter des mâles ou non, mais chairs dévorantes, allaitantes, exigeantes, ah comment... A quelle femme pouvoir ainsi parler ? La maisonnée est pleine ; la maisonnée est heureuse : trois garçons, leur père est absent matin et soir, leur grand-père vient l'après-midi. Une servante veille sur eux, si jeune, une adolescente parlant idiome étranger. Pas de mère, pas d'amie, pas même de vieille

femme : l'époux, en accord sur ce point avec son beau-père, se méfie de toutes et craint les entremetteuses.

L'endolorissement, jour après jour, augmente. Non, ce n'est pas d'une seconde servante qu'elle aurait besoin ! Chaque soir, l'époux, gai, exubérant, l'enlace, la caresse, la sollicite. Elle aime dormir, la nuit entière, dans ses bras. Et c'est lui qui se lève quand, à l'autre bout de la chambre, un des enfants, dans son sommeil, a gémi... Indéfinie, la fatigue pèse sur la jeune mère. Pas seulement le matin, quand l'époux est parti jusqu'à son commerce, à ses affaires. Elle soupire un soir ; certains jours, elle ne quitte pas sa couche. La nuit, entre les draps, sous la chandelle au parfum de citronnelle, celui qu'elle préfère, elle s'écarte de l'époux en silence.

Une première fois. Une seconde fois. Il en a le cœur refroidi. Il ne dit rien. N'insiste plus. Dans la journée, quelquefois, au milieu de discussions d'hommes, il se tait brusquement, devient soucieux. "Elle est malade, c'est vrai !" se dit-il sur le chemin du retour, pour s'exhorter à la patience, à la tendresse qui ne demande plus rien.

La jeune femme a décidé de ne pas avouer ce risque de grossesse nouvelle : qui allumerait la joie dans le visage

aimé, qui devient amertume pour elle. Certes, les garçons sont adorables. L'aîné, en particulier, cinq ans déjà, turbulent, rieur, traîne dehors avec les gamins de la ruelle. Elle devrait les garder tous les trois sous ses yeux, dans le jardin fermé. Mais cet enfant s'échappe. Sa mère se lasse d'admonester ; elle préfère le silence qui se creuse alentour.

Un matin, une envie inopinée la tenaille, si bien qu'elle parle sans réfléchir (elle a peut-être obscurément renoncé : un quatrième enfant, elle l'aura, c'est le destin et le destin pourrait amener, cette fois, une fillette...).

Elle s'est donc entendue parler haut, dans la lumière diffuse de ce début d'automne ; juste avant, les arbres ont tant donné de fruits :

— O Seigneur, c'est une pomme que je rêve de croquer aujourd'hui ! Une pomme rouge ! Une pomme dure, mais fondante, mais juteuse à l'intérieur, comme autrefois !

Son mari qui traversait le patio pour sortir s'arrête, revient sur ses pas, lui sourit plein d'un espoir soudain :

— Je n'en ai pas vu au marché ces jours-ci, mais ton vœu sera exaucé, mère de mes fils !

Et, malgré le plein jour, en dépit de la servante devant eux arrêtée, il se penche sur sa femme, l'embrasse sur les lèvres avec fougue. Elle, interdite par son propre souhait autant que par cet élan de l'époux affiché hors de leur chambre, rit, toute déconcertée.

Il sort et ce rire en cascade l'accompagne dans la rue.

Il décide d'aller fermer son échoppe, ou tout au moins de confier ses intérêts, quelques heures ou un jour, à son associé.

Cette envie de pomme rouge ainsi proférée (en embrassant sa femme, il a deviné qu'elle a parlé dans une spontanéité aussitôt regrettée), il se sent excité, de corps et d'âme. Une chaleur en lui monte. Un souvenir s'est levé, l'habite par sa vivacité toute cette matinée. Qu'y a-t-il de plus lancinant qu'un désir non consumé, sinon le souvenir d'un autre désir ?...

Une scène ressuscite, datant d'une année et demie environ : sa femme a déjà été malade, plus gravement encore. Une fièvre violente. Un premier médecin, un second, puis les deux à la fois ont été consultés : l'époux n'a pas regardé à la dépense. Dix jours après, elle s'est

levée, s'est rétablie rapidement. Un matin, rendu ardent après ce temps d'abstinence – il se souvient –, il a laissé pointer son désir d'elle :

— Je voudrais, cette nuit...

— Moi aussi, s'est-elle exclamée, juvénile. Te retrouver en moi et que tu me transperces !

Elle se dit : "comme si une seconde fièvre succédait à la première". Sur le seuil de leur chambre, elle a débité, lèvres contre lèvres, les premiers vers d'un poème évoquant l'amour partagé :

O toi qui guettes l'étoile

Sois pour moi le commensal !

O toi qui surveilles l'éclair

Sois mon confident de nuit !

Il s'est enflammé, prêt à la bousculer, ses mains découvrant ses seins, son étreinte désordonnée la plaquant contre le chambranle.

— Pas maintenant ! a-t-elle protesté.

Elle glisse et s'échappe dans sa tunique de soie moirée ; elle sort dans le patio tout embaumé de fleurs d'orange (c'était donc le printemps, se souvient-il !...). Elle ajouta, devant lui qui la suivait :

— J'irai aujourd'hui même au hammam ! Je me préparerai, je m'épilerai, je me parfumerai pour toi, pour cette nuit !

Elle s'éloigna. Il contempla sa démarche svelte, enveloppée de cette moire verte ; il aimait ce suspens du désir pour la journée entière qui allait s'écouler.

A peine évoqués les préparatifs du hammam, la servante appelée s'affaire ; l'époux promet de faire parvenir onguents, extraits de parfums rares et fruits de toutes sortes ; or, la jeune femme, un sourire secret aux lèvres, avoua :

— Je veux des pommes ! Des pommes dorées et des pommes rouges !

La servante disparue, elle avait murmuré, coquette, à nouveau proche et même plaquée contre lui :

— Je veux mordre une pomme avant d'avoir, ce soir, tes morsures !

Il veillera à tout. Avant d'entrer au hammam, elle recevrait aussi, et ce matin même, des pommes choisies parmi les plus belles, il en achèterait des kilos au marché ! Oui, elle mordrait son fruit préféré, elle entrerait à la salle brûlante, elle en ressortirait embaumée, épanouie, rosie, toute chaude, chaude pour lui, pour ses morsures de la nuit. Elle mordrait ce matin même des pommes dorées et des pommes rouges. Il sortit prêt à obéir à tous ses caprices, à sa faim de lui, et à sa faim à lui inassouvie : il y avait de cela un an et demi. Il est sûr à présent, que, durant cette

nuit précisément, avait été conçu leur dernier garçon. Par tant d'assauts et tant d'effusions – violence et douceur –, ils avaient escaladé la nuit tumultueuse !

“Que le bonheur revienne !” murmure-t-il, son désir d'elle pareillement attisé.

Il lui faut acheter des pommes. Comme autrefois. Il fait fermer l'échoppe, traverse en hâte plusieurs quartiers populaires, arrive sur la place où se rassemblent tous les marchands de fruits. Ceux-ci stationnent dès l'aube, venus des campagnes environnantes, puis ils déambulent et repartent vers d'autres places...

Il va d'un étalage à l'autre. Il cherche ; il furète. Il est vite obligé de constater : “Pas une pomme, pas la moindre ! Cela fait bien un mois sans doute que leur heure est passée !”...

Des caravanes venues de loin auraient pu en apporter. Or c'est le moment des transactions des dattes, de leurs qualités diverses, de l'alcool de dattes vendu plus discrètement... On trouve aussi des mangues, des ananas, des fruits étranges venus de Chine ou de plus loin encore ! Pas une seule pomme !

Il harcèle l'un ou l'autre vendeur, il est prêt à payer : qu'il trouve une pomme

et il en donnera son poids d'or, s'il le faut ! Les marchands détournent la tête, nonchalants, n'insistant pas : il n'y en a plus, c'est tout !

Comme si l'envie frustrante se met à l'habiter lui-même ; le fruit lui devient obsessionnel : il sentirait presque sous sa dent le jus qui sort, il perçoit déjà la peau craquelée... Et la nuit de désirs partagés qui s'éloigne !...

— Peut-être dans les jardins, en dehors de la triple muraille de la cité ronde ! Sûrement les marchands ne trouvent pas assez grand profit pour apporter là les dernières ! Qui s'intéresse à payer des pommes à leur poids... d'or, sourit-il, ému. Qui, sinon moi seul, aujourd'hui ?

Il traverse dans l'autre sens toute la ville. Une fois hors des remparts, avançant d'un pas vif sur la route poussiéreuse, il aperçoit au loin les vallonnements où se trouvent les vergers... “Sûrement, se dit-il, et il voit, en image si proche, sa femme en cet instant allongée dans la cour de la maison, elle qui va mordre de ses dents perlées... Il trouvera, c'est sûr, le fruit sur les branches des arbres ! Il le cueillera lui-même ! S'il le faut, il achètera l'arbre même !”

Il fait chaud. Le soleil est presque à son zénith ; la canicule fait vibrer l'air

environnant. La matinée n'est pas encore à son terme.

— Je ne proposerai aucune récompense d'argent, pour tenter les cultivateurs ! J'attendrai, je me cacherai, jusqu'à ce que je trouve une pomme au moins sur l'arbre !

Il était prêt à se faire voleur ; en vain.

Tous les pommiers sont nus, leurs branches presque séchées, les feuilles jonchant le sol. Voleur, il ne le sera pas. Non, il sera voyageur.

Le soir, il entre, les mains vides, mais un éclat dans les yeux :

— Je pars demain à Bassora ! Je reviendrai avec ce que tu as désiré, ô mon cœur !

Elle ne dit rien ; elle dort dans ses bras. Elle l'a embrassé peu auparavant, a pour la première fois avoué son infinie fatigue tout ce jour où il traversait la ville, inspectait tous les vergers. Elle a soupiré :

— O Seigneur, je n'aimerais pas que ce soit une nouvelle grossesse !

— Et pourquoi pas, si tu peux te reposer ?

— Suis-je assez vigoureuse pour un quatrième enfant ? a-t-elle chuchoté, et elle s'est, peu après, assoupie.

Avant l'aube, il s'est levé, a embrassé dans leur lit ses trois garçons. Son bagage de voyageur sur le bras, il est sorti dans le noir, a rejoint la cohorte des marchands partant vers le sud-est... Il ira jusqu'à Bassora : il l'a décidé.

Comme une ivresse l'a saisi pour entreprendre cette aventure. Restera-t-il trois jours là-bas, ou davantage : il ne le sait. Il a griffonné quelques lignes, a plié le message, a recommandé à la servante (il sait lui parler dans sa langue kurde natale) de porter ce billet à son beau-père. Celui-ci veillera chaque jour, chaque nuit même, sur la maisonnée.

Il se voulait presque voleur, il se fait voyageur. Pour l'épouse. Pour qu'elle guérisse. Son père, pendant son absence, fera en sorte que les deux précédents médecins reviennent, en cas d'aggravation. Mais peut-être les pommes convoitées, les pommes ramenées du bout du monde par le mari amoureux, referont-elles sourire la jeune femme, la guériront ?...

Il part, oui, avant l'aube. Au milieu de la caravane, il ne se retourne même pas, quand, une heure après, la tache circulaire et dorée de Bagdad disparaît à l'horizon.

C'est la fin du deuxième cours d'Atyka, pour sa classe de seconde. Elle a désiré renverser le conte, faire sentir la jeune inconnue vivante, palpitante, et l'amour de l'époux si prégnant. Mais Atyka a gardé pour elle (elle en a longuement rêvé dans ses marches du matin jusqu'au lycée) les scènes de tendresse, de sensualité entre les époux. Elle s'est laissée porter par ses propres images... Atyka remonte chez elle, sur les hauteurs d'Alger, ce matin de fin de printemps. Elle a annoncé à ses élèves :

— *Nous serons demain à Bassora ! Regardez auparavant une carte : nous reviendrons à Bagdad et – elle a ri – bien sûr, apportez le texte – le texte arabe pour ceux qui veulent et le texte traduit.*

Sur le chemin du retour, tout en jetant un regard à l'immense baie lābas, Atyka est heureuse... heureuse de s'imaginer presque parmi ce couple – cette inconnue alanguie de Bagdad, au temps d'Haroun el Rachid et de Djaffar : ce rêve fragile la poursuit et s'apprête, elle ne sait quand ni comment, à vaciller !...

Le voyage de l'époux dure dix jours. Trois jours pour aller, trois pour revenir

avec une autre caravane ; et quatre jours passés dans la ville étrange, opulente, presque à demi rurale. Il finit par trouver, dans un jardin luxurieux, inattendu, cultivé par un métis (né d'un père yéménite et sans doute de femme indienne), trois pommes sur un arbre frêle, élégant, d'une silhouette longue digne d'un miniaturiste inspiré.

Trois pommes rouges. Dures. Presque parfaitement rondes. Toutes gonflées de ce jus qu'attendait la jeune femme dolente.

*Il propose :
— Un dinar ! Deux dinars ! Trois dinars !*

Trois dinars chaque pomme. Presque ce qu'il prévoyait, la pomme à son poids d'or. Mais il le peut. De Bassora, il ne retiendra que ce jardin, que les pommes de ce jardin, rien d'autre de cette ville bruyante, rousse, poussiéreuse.

Avec son butin, il reprend la route ; arrive cinq jours après en sa demeure.

Dans le patio, sur un divan sorti là depuis que les pluies ont cessé il y a quelques semaines, l'épouse est allongée. Elle sourit à l'apparition du voyageur.

Les trois garçons s'élancent, l'entourent, s'accrochent à ses jambes. Il les porte tous ensemble. Il s'incline, chargé

de ce triple poids gigotant, devant l'endolorie.

Il la baise au front. Les senteurs de lilas, mêlés de genièvre, l'assaillent. Derrière, l'eau du bassin frémit faiblement. Au fond, il ne perçoit pas la rumeur, d'ordinaire en orchestration irrégulière ou avec des sursauts, de la volière.

Il baise sa femme au front. Elle baisse les yeux. Peu après, il sort de son bagage le trésor : les trois pommes écarlates.

Elle ne remercie pas ; ou seulement un frôlement de main qu'elle laisse traîner sur ses genoux à lui. Lui maintenant accroupi, qui s'est libéré des garçons. Il retrouve le visage aimé, le visage de lune adoucie, de "lune pleine du mois des nostalgies" : des vers lui montent, par grappes, aux lèvres. Il surmonte son désir de louange, et son exaltation.

Elle a regardé les fruits puis a détourné la tête.

Pour elle, il se serait fait voleur ; il s'est fait seulement voyageur.

Le lendemain, non, le surlendemain, ce fut le jour fatal.

Un vent de poussière commença le matin, très tôt. Il soufflait, comme à l'ordinaire, du nord-est ; pas un vent froid ; un vent qui traversait d'abord un désert

de pierrailles pour ruer, en loup furieux, contre la capitale abbasside.

Les quartiers pauvres, au-delà du fleuve, étaient les plus touchés. Les hauts dignitaires, dans leurs palais dont les jardins tournaient le dos au nord, dont les terrasses descendaient vers le Tigre, tous ils faisaient allonger sur leurs murs d'épais tapis, quelquefois des couvertures. Les esclaves, aux premières lueurs du jour de suie blanche, s'activaient, connaissant les précautions requises.

Chez la malade, dans leur demeure pas vraiment luxueuse, mais tout de même confortable, la servante étendit sur un côté une barrière de multiples linges de lin blanc, parallèles, comme s'ils allaient sécher au soleil. La malade sortit s'allonger, face au bosquet de rosiers sur la gauche, et près d'un vénérable jasmin qui ne fleurissait plus, mais qui protégeait de son feuillage délicat.

L'époux apparut un peu plus tard, s'affaira un moment près de sa femme (les trois pommes restaient posées à portée de sa main, sur un plateau d'argent ciselé). Il fit quelques recommandations distraites aux enfants. La servante, qui, deux fois déjà depuis l'aube, balayait les terrasses souillées d'un sable fin et roux, le regarda partir.

Deux heures après, il s'absorbait dans sa tâche, dressé dans son échoppe qui communiquait au fond avec des réserves... Il avança un instant sur le seuil, tenta d'épier le ciel : comme un arrêt des choses, un silence étrange qu'il crut percevoir. Pourtant, le bourdonnement des passants, des carrioles, des ânes, des bourgeois à pied, puis une foule psalmodiante allant vers un sanctuaire proche, toute cette respiration du quartier des affaires — le sien depuis qu'il avait succédé à son père, mort il y avait dix ans de cela —, il la connaissait, il vivait à son rythme, il ne l'entendait plus vraiment tant tout lui était, ici, familier.

Mais le silence qu'il remarquait, inhabituel, semblait régner plus haut ; dans l'espace. Comme s'il planait chez les djinns, du moins ainsi le formula-t-il pour lui-même et parce qu'il se surprit, sans raison, aux aguets.

— Le vent du nord est tombé ! s'exclama une voix près de lui : c'était son voisin, le négociant en tapis.

— Certes, répondit-il, c'est pourtant le premier jour !

Il allait rentrer dans sa boutique, songeur, mal à l'aise. Un pressentiment sans doute. "Ce suspens", pensa-t-il, l'âme obscurcie, "ce silence là-haut", tout

simplement une accalmie. Cette pensée le traversa une seconde.

Alors, tandis qu'il se tournait à nouveau vers la rue, juste avant de replonger dans son travail, il l'aperçut : oui, il aperçut l'homme du malheur.

C'était un Noir, un homme jeune, robuste et de taille élevée ; bien proportionné, les épaules larges. Un Noir à la peau vraiment noire et luisante, les traits de son visage étaient fins : il ne semblait être originaire ni du Soudan, ni du pays de Casamance. Il ressemblait à ceux que le calife, et le père de celui-ci, préféraient pour leur service du palais, qu'ils choisissaient enfants, puis qu'ils castraient et, en les faisant eunuques, les réservaient à la garde du harem principal, celui de la Première Mère. On rapportait qu'ils étaient doux, intelligents et... "terriblement séducteurs" insinuait-on, malgré leur état.

Oui, ce matin-là où le vent, inopinément, semblait tombé, l'époux vit l'homme de son malheur. Habillé de couleurs voyantes, une soie verte et une sorte de taffetas de couleur orange lui servant de coiffe. Une coiffe peu discrète, posée de biais sur sa chevelure crépelée.

Le Noir, la face rieuse, avançait lentement, avec une démarche dansante. Alors que le marchand s'attardait sur l'apparition, il vit l'éphèbe d'Afrique tenant à la main — sa main élevée au niveau de son épaule, en geste d'offrande immobilisé —, tenant une pomme. Une pomme rouge.

L'époux s'avança d'un pas vers le seuil ensoleillé. Le Noir allait disparaître dans la foule (il venait de contourner, dans un mouvement souple, un groupe de mendiants), quand le jeune marchand, sans même réfléchir, le héla vigoureusement :

— O esclave !

Le Noir se retourna, sa main encore un peu en hauteur faisant soudain tourner le fruit comme dans un jeu, ou dans une figure lente et attendue de saltimbanque des places. Il fit face à l'époux qui répéta son appel. Le Noir s'approcha, un sourire un peu fat sur les lèvres.

— Où donc as-tu trouvé des pommes en cette saison ? s'exclama le jeune homme.

Et le Noir de se dandiner, puis de rire à demi, un rire tout en gloussements, presque féminin. Il avait des yeux larges, des paupières bombées avec de longs cils. Il battit des yeux comme une

vierge énamourée. Le marchand qui l'avait questionné le détaillait, remarquait les belles proportions, presque athlétiques, du corps, la douceur et la finesse des traits du visage, ce regard enfin à l'expression langoureuse qui ne le rendait pas ridicule... "Un eunuque du palais, c'est sûr !" pensa-t-il, et il attendit, soudain rasséréiné, que le Noir interpellé réponde par l'évidence : au palais du calife, il y avait de tout ! Même des fruits hors saison ! Même des pommes que les Bagdadis ordinaires devaient aller chercher jusqu'à Bassora !...

Alors la voix susurrante du Noir s'écoula lentement, en un discours comme appris, avec des mines, et une recherche précieuse de l'expression, des formules sophistiquées, des parenthèses en lianes... L'époux pourtant n'écouta, ne retint que l'essentiel :

— C'est une pomme que m'a donnée mon amie ! Ma tendre amie, que son nom soit béni, que son sourire demeure !... Son cornu de mari a dû aller jusqu'à Bassora pour accéder à son désir. Il lui a rapporté trois pommes achetées chacune trois dinars. Elle m'en a donné une, en souvenir de moi, en reconnaissance de notre amour !... Qu'il retourne et aille cette fois jusqu'au

fond de l'Inde lui ramener ce qu'elle veut, mais qu'il nous laisse nous aimer en paix ! Oui, c'est une pomme que m'a donnée mon amie, qu'elle soit bénie entre toutes les belles, elle, l'amoureuse la plus attentionnée de cette ville !

Et il minaudait. L'époux s'enfonça jus- qu'aux réserves. Dit à son employé de fermer l'échoppe. Le corps enveloppé d'une sueur glacée, le visage figé, il décida de retourner sur-le-champ au logis.

Le jour fatal se déroule en accéléré.

L'homme se précipite chez lui. Il ne se souviendra d'aucun détail de ce tra- jet de retour. Il n'est pas encore midi. C'est comme s'il venait déjeuner avec une heure d'avance.

Sa femme, dans la même position, semble n'avoir pas bougé ; statufiée. L'œil de son mari rivé sur le plateau d'argent. Sa voix lente, sans accent :

— Tu as mangé une pomme... enfin ?

Elle le regarde, dans cette lumière comme lavée, maintenant que le vent, plus tôt que prévu, est tombé.

— Non... Pourquoi ?

Voix dolente. Elle aimerait ne pas avoir à parler. Lasse, se sent-elle, si lasse. Les enfants rient dans le jardin au fond.

— Où est la troisième pomme ? reprend la voix plus sèche, une voix d'inquisiteur.

— Je ne sais... soupire la malade. L'un des garçons a dû la prendre, ou la manger !

Et elle ferme les yeux, de fatigue. En son âme confusément, elle se dit : "Est-ce vraiment moi qui ai demandé une fois, il y a si longtemps, une pomme ? Ai-je vraiment eu envie de manger ? Je ne désire que dormir, qu'oublier !"

Elle incline la tête en arrière. En un éclair, l'époux tourne le dos.

Au fond du patio, les battants de la porte lourde claquent, tel un glas.

C'est la fin de la troisième leçon d'Atyka. En quittant la vingtaine d'élèves, elle leur demande d'apporter le texte pour le lendemain.

— La suite de ce jour fatal sera racontée par l'homme ; le mari. Le mari devant le calife, trois jours après que le corps, le corps de la femme en mor- ceaux, ait été repêché !

— Le rebondissement est dans le texte de la dix-neuvième nuit ! s'exclame une jeune fille. Ne reverrons-nous pas la belle épouse – belle et dolente, rectifia-t-elle en souriant – vivre, aimer, se défendre, que sais-je ?

Et deux ou trois adolescents décident de raccompagner Atyka dans sa marche. On continue de parler... des Mille et Une Nuits, bien sûr et des traductions françaises, de la première, si expurgée, de la seconde, au contraire foisonnante ! La conversation s'éparpille de tous côtés ; il fait beau sur la route et Atyka est étonnée de ce naturel retrouvé si aisément avec ces jeunes : devant elle, à un carrefour, un convoi militaire qui passe leur rappelle le présent et ses alarmes.

— Je vous quitte là ! décide Atyka.

Elle ne veut pas leur dire, à ces élèves qui semblent l'aimer, qu'une sourde inquiétude la cerne dans ce quartier périphérique où, avec son jeune époux, elle a trouvé à se loger.

— Mon sang ne fit qu'un tour. Emporté par ma fureur jalouse, je plongeai un couteau dans la gorge de celle que je crus infidèle... Fut-ce moi, fut-ce vraiment moi qui, dans la même rage aveugle, la décapitai, mutilai son corps, puis, saisi par une froideur nouvelle, décidai d'envelopper le corps en morceaux dans un voile de lin ?

C'est l'aveu.

L'aveu du mari coupable, le jour où les charpentiers préparent les potences

pour Djaffar, le vizir du calife ; pour lui et ses quarante cousins.

Le peuple pleurait, le peuple se lamentait devant le martyr proche, le martyr injuste qu'allait subir le beau Djaffar. Mais le meurtrier s'est dressé parmi la foule en pleurs : c'est un beau jeune homme, d'allure noble :

— Punissez-moi ! Sauvez la vie du vizir Djaffar !

Un autre volontaire de la mort se présente à son tour : un vieillard vénérable.

— Prenez-moi à sa place ! Je suis vieux ! Je suis coupable ! C'est ma fille la victime et j'ai cru, à tort, venger mon honneur !

Vieillard et beau jeune homme – père et mari de la femme en morceaux – sont amenés devant le calife. Emulation de leurs aveux respectifs, de leur double repentir.

En arrière, la foule respire pour Djaffar. Les quarante Barmékides, tous jeunes et vaillants guerriers autant qu'hommes avisés, retournent chez eux, libres.

Le peuple, bouleversé par ce rebondissement, attend devant le palais. Il y a ceux qui croient le mari coupable et ceux qui souhaitent plutôt le châtement du vieillard – mais certains racontent

déjà qu'il se serait ainsi sacrifié, pour éviter que ses petits-enfants ne se retrouvent orphelins à la fois de mère et de père...

Et le corps, le corps en morceaux de la jeune femme découverte depuis trois jours, attend, réenveloppé dans le linge de lin blanc, le fil de laine rouge dénoué, la couffe de feuilles de palmier ouverte, le tapis déroulé, la caisse de bois d'olivier descellée...

Depuis trois jours, sous les yeux du calife, on a allumé des brûle-parfums qui fument autour du corps de la femme non inhumé.

Sur ce, le bruit se répand en vive traînée : "C'est bien le mari, le meurtrier. Il a, de lui-même, donné toutes les précisions : sur le fil de laine rouge, sur la couffe, sur la nature du tapis, sur la serrure ouvragée de la caisse... Il est désespéré : après avoir jeté la caisse dans le Tigre, revenant chez lui, il a rencontré son fils aîné en pleurs : celui-ci lui a raconté qu'un Noir, dans la rue, lui avait enlevé la pomme que l'enfant avait pris à sa mère. Il avait eu beau supplier le Noir, lui dire que son père était allé chercher ces fruits jusqu'à Bassora, qu'il avait payé chaque pomme une fortune, l'esclave est parti. L'enfant

n'osait entrer au logis et avouer sa faute à sa mère !"

— Ainsi, remarque quelqu'un dans la foule, le vieillard aurait pardonné à son gendre et ne désirait que rejoindre sa fille tant aimée dans la mort !

— "O noble père !" s'écrie la foule. "O beau meurtrier !" s'exclament quelques cœurs sensibles à la contrition du mari.

Le corps de la femme en morceaux dort près de la salle de conseil du calife. Non inhumé. Non pleuré.

Les Bagdadis, sous les remparts, vont se disperser quand, à nouveau, en traînée de poudre, un autre bruit alarmant se répand :

— A nouveau, le vizir Djaffar est sous menace de mort !

— A nouveau, le calife lui donne trois jours pour trouver le coupable ! Sinon, ce sera lui qui sera exécuté, à la place !

— Le coupable ? Quel coupable puisque le mari meurtrier s'est dénoncé ?

— Certes, précisa un haut dignitaire qui sortait du palais, autour de qui les badauds impatients s'amassent. Notre Emir des Croyants, que le Salut de Dieu soit sur Lui et que la Miséricorde d'Allah

l'entoure, a décidé, en sa sagesse, que le mari était excusable, que sa fureur avait été légitime !... Tout est de la faute du Noir vantard qui a calomnié la jeune femme !

La femme coupée en morceaux.

Le mari meurtrier, au chagrin désespéré, ne peut bouger de chez le calife qui s'est pris, pour lui, d'affection.

Seul le père sort du palais, le visage tragique. Des serviteurs, en file, portent devant lui la caisse de bois d'olivier.

Djaffar le Barmékide doit retrouver le Noir vantard et diffamateur. Comment reconnaître ce coupable dans cette métropole où des centaines d'eunuques, d'esclaves, d'affranchis soudanais, éthiopiens et tant d'autres vivent et circulent en paix ?

Djaffar rentre chez lui. Il médite, il se prépare à nouveau à la mort. Moins de tension enfièvre cette fois la ville puisque les nombreux cousins du vizir sont saufs. Djaffar leur a fait dire de ne pas venir chez lui, de ne pas le secourir par leur présence... Le calife pourrait, dans une saute d'humeur, élargir à nouveau la sentence à toute la famille.

Non, Djaffar préfère attendre son destin seul. Entouré de ses proches exclusivement : de ses femmes, favorites et concubines, de ses enfants y compris les derniers, en bas âge.

Pleurs et soupirs des intimes, lorsque le moment des adieux approche, que Djaffar va se lever pour retourner au palais, lieu du probable supplice.

La dernière de ses filles, sa préférée, se présente : elle ne comprend pas la raison de cette tristesse générale. Son père l'étreint, le visage grave : tendre, elle l'enlace longuement, s'imaginant qu'il va voyager. Elle l'embrasse encore : en la serrant, Djaffar lui demande :

— Qu'as-tu donc là sous ta robe ?

Il a senti une boule mouvante contre la poitrine enfantine : quelque jouet qu'elle cache sous le tissu. Elle s'esclaffe, amusée :

— Mais non, pas un jouet, simplement une pomme !

— Une pomme ? reprend, interloqué, son père.

Elle sort prestement de son corsage une pomme écarlate et raconte, attendrie :

— C'est Rihan, notre esclave, qui me l'a donnée !

— Rihan ?...

On amène le beau Noir : il avoue. Il a pris, dans une ruelle, une pomme à un garçonnet malgré ses protestations car celui-ci tenait à ce fruit ramené, paraît-il, par son père depuis Bassora. Oui, Rihan s'est promené ensuite dans les souks toute la journée, cette pomme écarlate à la main... Oui, il a laissé entendre, quand on le questionnait, que c'était une belle amie qui lui aurait offert ce fruit, en cette saison, si rare... Finalement, le lendemain, il a préféré offrir cette pomme à la fillette de Djaffar : il l'aime tant...

Djaffar n'a plus qu'à traîner avec lui le coupable jusqu'à Haroun el Rachid : ainsi il se désolait de ne pouvoir mettre la main sur le "Noir vantard et diffamateur" alors que ce dernier se trouvait sous son propre toit.

Tout le long du trajet, Djaffar au cœur tendre, heureux d'échapper à la mort, jauge la conduite de son esclave non certes péché véniel, mais faute moins lourde qu'elle ne semblait d'abord !... "Comment plaider la cause de mon eunuque ? Comment tenter, auprès du sultan, d'obtenir son pardon ?" se dit-il.

Au palais, après avoir informé Haroun des faits et de la manière dont lui-même a appris la vérité (comme si l'intervention

bienheureuse de la fillette venait corriger la légèreté funeste du garçonnet qui avait dérobé la pomme à sa mère, puis en avait été lui-même dépossédé), Djaffar a une idée : il propose au calife d'inventer une histoire au moins aussi extraordinaire.

— Plus surprenante que celle qui concerne ce Noir, cela m'étonnerait ! réplique Haroun el Rachid.

— J'imaginerai, je vous tiendrai en haleine avec des aventures à rebondissements : vous jugerez ensuite, Seigneur. Ecoutez-moi et si mon roman vous enchante, la faveur que je vous demanderai sera...

— La faveur, quelle faveur, mon ami ?

— La vie sauve pour Rihan : la dernière de mes filles en serait si heureuse !

— Je relève le pari ! réplique Haroun el Rachid qui installe son ami, pour cette journée d'automne qui commence, au pied de sa couche.

Au quatrième cours qui se poursuit, les élèves palpitent pour Rihan le vantard (au nom qui signifie "Parfum rare"), lui, le responsable pourtant de la mort de la jeune épouse, de la folie jalouse du mari.

— J'espère que Djaffar, en se révélant habile narrateur, sauvera Rihan,

remarque doucement une adolescente coiffée d'un tchador blanc aux rebords festonnés. Puis elle dévida, en arabe, le hadith si connu :

« Comme a dit notre Prophète, que le Salut de Dieu soit sur Lui : « Le meilleur d'entre les Croyants dirigera ma Communauté, même s'il s'agit d'un esclave soudanais ! »

— Vous voyez, conclut-elle d'une voix suave, l'islam est égalitaire !

Mais une autre sursaute et, intervenant en français, rétorque :

— Dis-moi donc, si l'égalité que tu invoques était vraiment sans limites, s'il s'agissait d'une femme, oui, d'une simple femme ? Dirigerait-elle "notre" (elle appuie, sur ce possessif, d'une note ironique) Communauté ?

— Et pourquoi pas, reprend la première, en français également. Regarde de nos jours : plusieurs Etats musulmans ne sont-ils pas dirigés par des femmes Premiers ministres !

Remous dans la salle. Atyka impose le calme :

— Nous ne sommes ni en sciences politiques, ni en cours de religion ! Je vous rappelle que nous commentons des extraits traduits des Mille et Une Nuits !

Un garçon, long et maigre, se dresse, débite son discours d'une voix haletante,

puis s'arrête d'un coup et se fige, cra-
moisi de timidité :

— Puis-je faire une remarque ? Je note que Djaffar, en s'installant à son tour comme conteur, devient... (il hésite, bafouille) devient un double de Shéhérazade. Et c'est le même cas d'une imagination... (il cherche, fait un geste) "sous menace" : comme pour elle, si le sultan qui écoute n'est pas vraiment intéressé, la sentence de mort qu'il a dans les mains va tomber, cruelle !

Il s'arrête net, puis, avec raideur, s'assoit.

— Mais, rétorque sa voisine, une brunette au regard espiègle, Shéhérazade risque sa vie chaque nuit, ou plutôt à chaque aube. Or, Djaffar, qui certes a manqué par deux fois de mourir, c'est la vie de son esclave qu'il défend !

— Vous avez l'un et l'autre raison, répond Atyka entrant avec allant dans la discussion... Dans cette mise en parallèle, avez-vous pensé que Shéhérazade, en mettant en avant Djaffar, semble dire à son mari si redoutable : "Je pourrai être, moi, votre vizir, Seigneur, je pourrai être votre Djaffar, tant aimé, mais aussi jaloué, lui certes de bon conseil et si populaire, mais que Haroun craint parfois comme rival !" Du coup, la sultane des aubes pourrait

aussi se défendre : "Moi, je n'ai pas quarante cousins aussi valeureux que moi, qui pourraient devenir force politique dangereuse dans votre royaume !"

— En ce sens, s'exclame vivement le premier garçon, cette fois sans se lever, pourrait-on dire que les contes des Mille et Une Nuits sont des histoires politiques ?

— Ou féministes, exulte sa voisine, la brunette. Shéhérazade dans le rôle de vizir du sultan, quelle révolution pour l'époque !

Et tous de rire, dans un joyeux charivari.

Les salons qu'affectionne Haroun el Rachid pour ses loisirs ont des baies ouvertes au-dessus de la ville et du fleuve... Au fond, séparées par des voiles de gaze transparente, dans l'attente du moindre caprice du souverain, des musiciennes et des chanteuses en groupe se dressent, statues de silence.

Plus bas, sur une terrasse au cœur d'un patio de marbre blanc et de faïences bleues, près d'une vasque dont l'eau murmure, est allongé, à moitié nu, les chevilles liées par des anneaux de cuir, l'esclave de haute taille, Rihan, lui, le prisonnier dont la vie est l'enjeu du récit

déroulé là-haut, pour un seul auditeur, Haroun el Rachid.

Qui écoute son favori.

Djaffar parle. Lui-même, lové dans la voix de la sultane des aubes, la conteuse mythique, déroule des cercles concentriques dévidés à travers temps et générations, et dans un espace chatoyant : les métropoles dont rêvent tous les musulmans – Le Caire bruisante et populeuse, Damas la raffinée, la moqueuse, Alep la mystérieuse et Bassora la commerçante, la maritime...

Djaffar imagine une histoire de vizirs et de fils de vizirs en butte à des sultans qui savent reconnaître les dons et qualités de leurs seconds, mais qui, par soudains caprices ou par blessure d'amour-propre, les disgracient, les persécutent. Heurs et malheurs du pouvoir absolu, en effet...

Le récit de Djaffar, contrairement à celui de Shéhérazade, se déroule donc de jour : du matin au crépuscule. L'histoire connaîtra plusieurs pauses, et dans les haltes l'on amène les libations (sirops d'orgeat et grains de grenade parfumés aux amandes, sorbets aux fruits rares), le temps aussi qu'interviennent les chanteuses-musiciennes

donner sa fille unique en mariage – au cours de cette nuit de noces, remarque en aparté Djaffar le conteur, qui osera imaginer qu'au Caire, au cours de la même nuit, Chems ed-Dine précisément se marié ?

Et le temps s'écoule, lui seul, en vérité, inexorable. A Bassora, le vizir, vieilli, se retire en faveur de son gendre : à ce dernier, était né déjà le plus beau des fils, qu'il a appelé Badr ed-Dine. La vie, jour après jour, est ponctuée par la nostalgie du pays de naissance, par l'amertume de la séparation du frère...

Voici que Nur ed-Dine tombe malade : se sentant affaibli, il fait venir son fils – maintenant adolescent et paré de toutes les grâces. Il lui raconte l'histoire, au Caire, de sa dispute avec le frère tant aimé, génératrice de la séparation. Il fait inscrire ce récit de l'origine sur un manuscrit que Badr ed-Dine promet de porter toujours sur lui.

Nur ed-dine meurt. Au Caire son frère Chems ed-Dine a eu, pendant ce temps, une fille très belle, Sitt. Il l'a vue grandir à son tour, elle est bientôt en âge de se marier !

— Ainsi, intervient à brûle-pourpoint Haroun el Rachid, Nur ed-Dine meurt, mais le projet premier des deux frères va-t-il pouvoir, malgré tout, se réaliser ?

Djaffar, le conteur, sourit de l'impatience du calife. Intervient la pause.

Sur la terrasse, Rihan s'est réveillé ; il bouge. La fille de Djaffar est venue subrepticement lui apporter à manger. L'une des favorites du palais, stationnant derrière une jalousie, a osé envoyer au beau Noir une tasse pleine de lait d'ânesse.

Haroun el Rachid écoute la chanteuse géorgienne qui, sur un signe de lui, a entonné une complainte déchirante. Un cithariste l'accompagne, invisible :

"N'est-ce pas que les colombes de la colline sont revenues de leur retour, alors que vos voix, femmes, me chagrinent ?"

"Oui, revenues, mais revenant elles manquèrent me tuer, et je manquai leur trahir mes secrets."

"On les eût dit abreuvées de fièvre ou devenues folles."

"Oh mes yeux n'auront jamais vu de colombes pareilles, pleurantes sans avoir d'yeux pour pleurer !"

Le sultan, après le chant, renvoie les artistes ; tourné vers Djaffar, il lui tend un verre rempli de mixtures diverses :

— Comme ces colombes, s'excuse Djaffar en refusant le verre, je ne suis abreuvé que par la fièvre du récit !

— O ami à l'éloquence bénie, répond Haroun, j'écouterai tes aventures imaginaires jusqu'au bout !

— Non pas l'imaginaire de Djaffar, intervint impétueusement le plus jeune des élèves d'Atyka, tandis que celle-ci décide de suspendre le récit jusqu'au lendemain. Le jeune homme continue :

— L'imagination vive, c'est celle de Shéhérazade, la sultane ! Elle, la première.

— Certes oui, rétorque sa voisine. La célèbre conteuse a mis en avant un second conteur : elle a pris un masque, c'est tout !

Un jeune homme, taciturne jusquelà, se sent à son tour audacieux :

— Nous parlerez-vous, madame, ensuite, des différentes traductions françaises, après celle de Galland ? Celui-ci, paraît-il, aurait beaucoup édulcoré, disons même censuré le texte original...

Atyka regarda sa montre : un quart d'heure pour répondre à cette question si pertinente mais le lendemain, aurait-elle assez de temps pour résumer le feuilleton, avec toutes ses variations, inventé par le vizir Djaffar ?

"Il faudra bien revenir, se dit Atyka, rêveuse, au corps de la femme en morceaux que le récit surabondant en épisodes de diverses couleurs a si vite écarté.

Il reste quoi, se demande-t-elle, dix minutes encore de discussion libre, pour arrêter le cours ?... Demain, aurai-je vraiment fini le conte ? Aurons-nous épuisé ses niveaux de lecture ?"

Il y eut alors un tumulte dans le couloir, mais lointain et confus. Atyka, versant soudain dans une alarme qu'elle juge irraisonnée et qu'elle maîtrise, Atyka se répète une dernière fois, en quelques secondes :

"Demain, aurai-je fini le conte ?"

Un bruit violent et rythmé de pas se rapproche à l'extérieur. Les battants de la porte s'ouvrent grands, dans une poussée. La classe entière s'immobilise.

Ils sont entrés, cinq hommes : quatre imposants, en uniforme de gendarmes ou de soldats, et le cinquième, maigrelet, seul à être sans barbe et sans armes, seulement un couteau, ou plutôt un poignard court dans la main. Il a un rire d'idiot, il est habillé en civil ; il paraît le plus jeune, et quand, au milieu du groupe des soldats, il se

retourne, l'un des élèves a la force de murmurer :

— Regarde, il est bossu !... — et le garçon pense qu'apparaît sans doute un personnage du conte.

Ils sont entrés, cinq hommes dont quatre barbus, en armes, et impassibles, le cinquième, l'air d'un fou ou d'un comédien travesti. Ils sont entrés sans frapper.

Atyka qui se demandait si elle finirait, le lendemain qui était son dernier cours sur "les Nuits", le récit imaginé par Djaffar, pour sauver la vie de son esclave Rihan, Atyka, à la fois là-bas, à Bagdad — où s'agitaient le vizir et son maître fantasque — mais aussi dans ce présent de sa ville, a tourné la tête vers les arrivants.

Elle les a dévisagés, a demandé en arabe, d'une voix énergique :

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

— Contrôle ! répondit l'un en français, et, l'arme toujours à la bretelle, il sortit une sorte de cahier.

— Des forces de l'ordre, des gardarmes ! remarqua à mi-voix l'un des garçons de la dernière rangée d'élèves. Il racontera plus tard qu'il eut l'illusion qu'ils se trouvaient tous sur la scène, devant le palais du calife, à Bagdad.

— Oui, répétera-t-il, des jours après, j'ai vraiment cru que le sultan Haroun

el Rachid que je trouve si terrible, un vrai dictateur en somme, je l'ai senti en coulisses, nous menaçant et nous envoyant sa garde... pour nous punir de quoi ?

L'homme d'armes, parlant un si bon français et toujours tourné vers Atyka raidie et debout, continua :

— Vous êtes bien Atyka F., soi-disant un professeur, mais qui raconte, paraît-il, à ces jeunes gens, des histoires obscènes ?

— Qui êtes-vous ? répliqua d'une voix frémissante, avec un sursaut des épaules, la jeune femme professeur. En armes, et vous entrez dans ma classe ?

Ils se sont approchés tous les quatre du bureau ; ils l'ont encerclée tous les quatre, elle toujours debout, les dévisageant, le regard ferme.

Le bossu, comme un danseur ou un fou, s'est approché de la première rangée d'élèves, a brandi à droite et à gauche son couteau (un élève dira : "son poignard"). Il ricane haut, il les interpelle en un arabe dialectal de la ville :

— Allons, allons, les poussins, les mauviettes, fermez les yeux ou couchez-vous sous les tables ! Disparaissez de ma vue !... Vous n'avez pas besoin de regarder : c'est elle, elle "la professeur" (il dit ce seul mot en un français déformé), elle, la condamnée !

Après... Après, il y eut des cris, des hurlements, les corps affaissés. L'un des quatre hommes stationne devant la porte. Un autre a tiré en l'air une courte rafale : tous les élèves au sol, sous les tables ; une seule des filles hurlant continûment, les yeux fermés, les mains bouchant ses oreilles, accompagne le long martyr d'Atyka d'une plainte suraiguë de folle, de chatte éplorée...

Atyka reçoit debout une balle au cœur. Elle se trouvait dressée derrière son bureau. Sa voix plane, protestation vibrant encore malgré la première salve, celle qui a fait courber les élèves et juste avant le coup qui a visé le cœur d'Atyka : "En armes, et vous entrez dans ma classe !"

La seule phrase qu'entend encore Omar, le dernier des élèves, le plus jeune, le plus frêle. A la dernière rafale, il s'est relevé. Obstinément, il s'est dit : "Je ne resterai pas couché !" Il entend encore la voix ferme d'Atyka qu'il aime et admire.

Omar a fait effort de s'asseoir. Il est installé au dernier rang sur le côté. Petit de taille, il se dit qu'eux, les sbires, les hommes d'armes, ils ne le verront même pas !

Le buste d'Atyka est tombé en avant, sur la table du bureau. Les hommes

armés ont reculé. Le fou, qui brandissait son poignard, s'est avancé vers elle. Oui, Omar, du coin le plus reculé de la classe, le seul à rester assis, a vu. Il voit et il a vu le bossu s'approcher du corps basculé d'Atyka, d'une main lui relever la tête en la soulevant par ses longs cheveux — ses longs cheveux roux, flamboyants, vivants. Son autre main, d'un geste long et sûr, dans un même mouvement, tranche le cou d'Atyka. Sa tête est brandie une seconde. Il la pose droite, sur le bureau. Il rit, le fou, comme sorti d'un cauchemar, se dit Omar qui regarde.

Les hommes reculent jusqu'à la porte, sortent. Le fou esquisse une dernière danse sauvage, puis les suit. La porte claque : ils ont disparu. Silence dans la salle, sauf, devant une table, le gémissement de fillette perdue, de pleureuse, de vieillard anonyme qui a repris, long ruisseau.

Omar regarde.

Omar entend. Figé, il regarde, il écoute.

Atyka, tête coupée, nouvelle conteuse, Atyka parle de sa voix ferme. Une mare de sang s'étale sur le bois de la table, autour de sa nuque. Atyka continue le conte. Atyka, femme en morceaux.

— *Cinq jours durant, nous avons vécu avec Shéhérazade, la sultane... avec le mari qui a avoué son crime... avec Djaffar qui a imaginé les deux frères, fils de vizir, dont le fils et la fille finiront par être réunis.*

Peu à peu, dans le silence qui forme flaque autour de la voix, les élèves, les uns après les autres, se sont relevés, se sont rassis, se sont figés. Atyka continue :

— *C'est la fin de la mille et unième nuit que j'aurais voulu relater. Mille et unième qui apporte à la sultane enfin délivrance !*

Et la voix de la tête coupée récite lentement le texte su par cœur :

"Pendant tout ce temps où elle avait raconté, Shéhérazade avait donné au roi trois garçons. Quand elle eut terminé l'histoire de Ma'aruf le savetier, elle se leva, baisa le sol aux pieds du souverain et lui dit :

— Sire, roi de ce temps, voici tes fils ! J'é mets le vœu que tu sois généreux envers eux et que tu m'accordes la vie sauve !

Elle ordonna qu'on lui amenât ses enfants. Ils étaient trois, le premier marchait déjà, le deuxième se traînait sur les genoux, le troisième était toujours au sein.

Le souverain fondit en larmes, serra les petits contre sa poitrine."

La voix d'Atyka commence à perdre souffle, comme si les mots, étouffés par le sang qui s'était mis à s'égoutter, à ruiseler sur le bois de la table, se noyaient eux-mêmes.

Omar, d'un élan, court jusqu'au bureau, jusqu'à la tête coupée, jusqu'à Atyka : "Entendre, je veux l'entendre jusqu'au bout !"

Il dira plus tard – que sa dernière phrase n'était plus celle de Shéhérazade, non, mais la sienne, elle Atyka, leur professeur tellement aimée :

"La nuit, c'est chacun de nos jours, mille et un jours, ici, chez nous, à..."

Les élèves ont disparu. Omar revenu à sa table, dans son coin, ne quitte pas des yeux Atyka... Atyka qui s'est tue.

Ils sont enfin entrés, deux ou trois hommes en blanc, des infirmiers aux mains gantées.

Le corps d'Atyka, puis la tête d'Atyka enfin muette, ses yeux toujours ouverts ("ouverts et posés sur moi !" se dira Omar) ; le corps et la tête d'Atyka dans

deux voiles de lin à peine entaché.
A peine ensanglanté. Voiles blancs.

Les deux voiles, avec leur contenu,
mis à l'abri dans deux couffes. Deux
larges couffes faites de feuilles de pal-
mier. Feuilles sans doute récemment
coupées.

Les deux couffes sont emportées.
Seront cousues de fil de laine. De laine
rouge de bonne qualité.

Cousues vigoureusement.

Les deux couffes seront placées à
l'intérieur d'une caisse de bois d'olivier.
Une caisse scellée. Une caisse lourde à
la serrure ouvragée. Achetée chez le
meilleur artisan de la Casbah.

Dans la caisse, dans les deux couffes,
enveloppés du voile de lin blanc, le
corps et la tête d'Atyka dormiront.

Le corps de la femme coupée en mor-
ceaux.

— Le corps, la tête. Mais la voix ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?

Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?

Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?
Où s'est réfugiée la voix d'Atyka ?

vendus partout à l'entrée des marchés ;
il ne regarde que les mendiantes, cha-
que soir, accroupies sur le bord des
places populeuses et qui allaitent plu-
sieurs bébés à même le trottoir – les
nourrissons geignent, se détournent ;
des mamelles gonflées tombe goutte
à goutte un liquide crémeux. Omar ne
contemple que le blanc passé, avec
reflets bleutés, de telle ou telle maison
repeinte à la chaux, dans les vieux quar-
tiers des hauteurs où subsistent quel-
ques vergers...

Le blanc, le regard d'Omar le quête,
pour éviter les mots qui le hantent, qui
le font absent, parti loin, si loin, dans le
Bagdad d'autrefois où murmure, inlas-
sable, la "sultane des aubes", et dans
son sillage, parfois le vizir anxieux...

— Le corps de la femme coupée en
morceaux. Le corps, la tête. Mais la
voix ?

Dans la ville blanche d'aujourd'hui
et si loin du Tigre, Omar entend sans
cesse Haroun el Rachid le calife, devant
le corps de la femme en morceaux, san-
gloter.

Junin 1996